

ÊTRE CONTEMPORAIN

Jean-Yves Tadié*

“Il fallait que le malheureux fût inséré de force dans notre horrible époque”

Henry James, *La mort du lion*

On n'est jamais contemporain d'autre chose que de son enfance. Mais on peut *se rendre* contemporain de son temps, à condition de le vouloir. Faut-il alors épouser toutes les modes ? Le vocabulaire, le vêtement, l'habitat, les villégiatures, les lieux de plaisir ? S'intéresser au marché de la peinture, aux mises en scène d'où le texte a disparu, où les pièces n'ont plus d'auteur ? Et la vie politique et sociale ne demande-t-elle pas un engagement aujourd'hui ?

On est contemporain *contre* : contre le passé, contre la vieillesse, contre le conservatisme politique, culturel, social. La modernité est dans le changement, l'opposition, la négation. Ce monde nouveau va à son tour devenir ancien, l'avant-garde entrer à l'Académie française. Il devra alors changer de vêtements, de valeurs, de dieux.

Dieu, pourtant, est notre contemporain sans jamais changer. Hors du temps, il est de notre temps, comme le souvenir de nos parents, les dieux de notre enfance, même s'il y a des dieux cruels. Peut-on être avec son temps sans être de son temps ? Trois degrés : dans son temps, de son temps, avec son temps. On n'y échappe pas, on en prend conscience, on l'assume.

Mais que faire alors de la *mémoire* ? N'est ce pas justement elle qui nous empêche d'être contemporain ? On connaît la phrase d'Hölderlin : « Quand je leur parle de l'ancienne Grèce, ils bâillent et disent qu'il faut bien vivre dans le temps présent. » Ou bien y a-t-il

* Jean-Yves Tadié est directeur des collections « Folio classique » et « Folio théâtre » chez Gallimard. Biographe et spécialiste de Marcel Proust, il a dirigé la nouvelle édition d'*À la recherche du temps perdu* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

un sentiment de l'instant présent, issu de sa sensation, une mémoire du présent (indispensable en musique) ? Ou encore une prescience de l'avenir, dans laquelle il serait prudent d'investir, si nous ne voulons pas que notre contemporain soit vite dépassé ? Qui nous aurait dit que Sartre, le Nouveau Roman, ou André Breton seraient un jour démodés, bons pour les manuels d'histoire littéraire ? Vers qui se retourner, comment jouer, pour n'être pas vieux jeu ?

Rester contemporain est un travail de chaque instant, puisque chaque instant nous rejette dans le passé. Mais on arrive à faire croître des roses anciennes qui coexistent avec les roses modernes. Tout le travail des professeurs consiste à rendre présent le passé : « Homère est nouveau ce matin et il n'y a rien de plus vieux que le journal d'aujourd'hui », écrit Péguy. Encore faut-il le montrer. Si on ne le sait pas, on ennue son public. Le travail qui consiste à prouver que l'aujourd'hui est vieux participe du même mouvement. Un conférencier français présentait Descartes en Inde. Après son discours, un auditeur lui indiqua que, vers le VIII^e siècle, ils avaient eu un petit penseur qui avait dit la même chose.

Être contemporain, est-ce un fait, une valeur ? Une fatalité ou un devoir ? Qu'est-ce qui relève d'agir, ou de subir ? Ou bien nous recevons passivement tout ce qui apparaît, ou bien nous le trions, ou bien encore nous travaillons à rendre contemporain le meilleur (ou le pire) du passé.

Ce qui relève de la mémoire. Elle est comme un ascenseur qui nous permet de nous arrêter à l'étage (temporel) désiré, ou bien, au contraire, redouté. Elle nous rend alors d'une autre époque, comme dans la machine à remonter le temps de H.G. Wells ou *Le Sens du passé* de Henry James. Je n'ai jamais oublié le bruit de bottes des soldats allemands remontant au pas de l'oie le boulevard Suchet en 1940, ni les pétarades de leurs automitrailleuses tirant à vue dans les rues de Vals-les-bains où nous étions réfugiés en 1944. J'en reste contemporain.

Ainsi sommes-nous le contemporain de plusieurs temps. S'il faut un effort pour s'introduire dans le présent, il n'en faut aucun

pour vivre dans le passé. C'est que le réel est dur, l'imaginaire léger. Être contemporain, est-ce vivre, parler, penser comme les autres, comme un tout le monde indéfinissable ? Mais ce n'est pas en imitant les contemporains que les grands artistes ont forgé leur style, c'est en imitant (avant de s'en délivrer) les grands noms du passé : Proust imite et pastiche Saint-Simon, Picasso le Louvre et Delacroix. Une tournure de phrase leur vient de Racine, une autre de Chateaubriand. Pour devenir contemporain, il faut avoir le sens du passé, si l'on est artiste, ou philosophe ; il faut le reprendre en le dépassant.

Les hommes politiques qui n'ont pas le sens de l'histoire se laissent aller au fil de l'eau. Ils ont beau parler ou même bavarder, l'oubli les enveloppe déjà. « Sous les victoires d'Alexandre, retrouvons les leçons d'Aristote », écrit Charles de Gaulle. Lui-même sortait sans manteau sous la pluie comme César face à ses troupes ; il l'avait lu dans la *Guerre des Gaules* puis noté dans ses carnets. C'est par un long détour vers le passé qu'il devenait notre contemporain. Le jeune Winston Churchill, mauvais élève, incapable d'aller à l'Université, s'est fait une culture et un style en lisant les classiques à la lumière des feux de camp pendant les guerres d'Afghanistan.

Les plus grands de nos contemporains (s'il en existe encore) ne sont donc pas comme nous, ils ne sont pas nous, ils viennent d'ailleurs. Si « la chouette de Minerve ne s'envole que le soir », c'est qu'il a fallu toute la journée pour la porter. De cet ailleurs, de ce passé, ils tirent leur caractère novateur, comme le Vinteuil de Proust, « novateur pour l'éternité ».